

INBA GENERATION #2

New Breath

Production et Edition / Production & Edition

Institut National des Beaux-Arts de Tétouan / National Institute of Fine Arts of Tetouan

Coordination générale/General coordination

Mehdi Zouak ,Aziza Laraki ,Javier Rioyo Jambrina

Commissaire/ Curator

Omar Saadouné

Textes du catalogue/ Catalogue texts

Mehdi Zouak

Javier Rioyo Jambrina

Philippe Guiguet Bolongne

Omar Saadouné

Communication/Communication

Said Kobrite

Isabelle Meroskienast

Dina Baghdadi Mazini

Jamila Benmou



المعهد الوطني للفنون الجميلة
المعهد الوطني للفنون الجميلة
INSTITUT NATIONAL DES BEAUX-ARTS

GK GALLERY KENT
www.gallerykent.com


**Instituto
Cervantes**
T á n g e r

INBA GENERATION #2

New Breath

Exposition INBA Generation 2 New Breath

Janvier-mars 2021

L'Institut National des Beaux-arts de Tétouan, la Galerie Kent et l'Institut Cervantès de Tanger récidivent en vous présentant le numéro 2 du projet INBA Generation, qui se veut être un tremplin pour les jeunes lauréates et lauréats de l'Institut National des Beaux-arts.

INBA Generation est une proposition de créations artistiques contemporaines réalisées par de jeunes lauréats de l'INBA comme le rendu triomphal du fruit de 4 ans d'une formation que nous considérons comme fondamentale pour forger l'identité artistique de ces jeunes, chacune et chacun avec des orientations, des techniques, des approches et matériaux qui leur sont propres.

Si 2020 était une année pleine de restrictions, voire de frustrations, ... 2021, que nous entamons par cette si merveilleuse exposition sera sans doute meilleure, une année pleine de joie, de création, d'innovation, de promesses, ...

Aujourd'hui, à L'Institut National des Beaux-arts, nous sommes ravis de participer au lancement artistique de nos jeunes lauréats, avec le concours de la galerie KENT et de l'Institut Cervantès, nos partenaires stratégiques.

Nous présentons dans cette exposition INBA Generation, New Breath, une offre artistique pleine d'énergie et de vigueur, mais surtout avec des créations nouvelles de ces jeunes, venus de différentes régions du Maroc ; Hajar El Moustassime, Rahma El Houssig, Reda Boudina et Ziyad El Mansouri nous enchantent par leurs créations pleines de force, d'énergie et de spontanéité.

Ce deuxième souffle de INBA GENERATION, se démarque par un clin d'œil fait au major de la promotion 2020, figurant dans la catégorie de distinction Artpinière, et par la carte blanche offerte à la Bande Dessinée et l'animation en la personne de l'artiste, auteur de BD et animateur de grande qualité, Aziz Oumoussa, qui nous façonne un espace plein de mouvements et de personnages très singuliers qu'il partage avec ses jeunes étudiants, lauréats de l'INBA, riches de leurs cultures et de leurs identités singulières : Ahmed Khiri, Anass Elkho et kamal Afassi sont là pour rajouter une autre dimension à cette exposition si singulière et si extraordinaire.

Je ne peux que me réjouir de cette collaboration avec la Galerie KENT et l'Institut Cervantès de Tanger, pour cette collaboration exemplaire.

Visiter cette exposition, c'est découvrir les nouveaux talents de demain, découvrir des jeunes avec un potentiel créatif infini, nous leurs souhaitons plein succès et un avenir rayonnant dans l'espace artistique national et international. Nous prévoyons pour ces jeunes, un avenir florissant et riche d'une multitude d'artistes prometteurs et de talents singuliers à découvrir.

A partir du 30 janvier 2021, l'avenir sourira à ces jeunes lauréats de l'INBA, qui sont autant de promesses marocaines en arts visuels. Leur projection à l'international n'est plus un pari, elle se profile déjà à l'horizon.

Dans l'attente d'un souffle nouveau et enchanteur, nous souhaitons que tous les visiteurs de cette exposition et de ce magnifique espace de la Galerie Kent puissent se délecter de ces étrennes créatives, jeunes, fraîches et innovatrices.

Dr. Mehdi Zouak
Directeur de l'Institut National des Beaux-arts

Realidad y apariencia en la Galería Kent

Tropezar con Aziza Kent es una de las mejores realidades que a uno le pueden ocurrir si quiera saber por dónde camina el arte en Tánger, en Marruecos. De origen mestizo español- de Madrid- y pura tanyauí, creció curiosa, vital y con dos artes heredadas que sabe alimentar y hacer crecer. La comercial paterna y la artística de la familia materna. Mezcló esas herencias y construyó una de las pocas galerías de la ciudad por dónde pasa la modernidad más ecléctica, abierta y necesaria de los que, sin rechazar el pasado, quieren saber los nuevos caminos del arte contemporáneo de su ciudad, de su país. Dar un nuevo aliento a lo que están haciendo los más jóvenes, a lo que ya hicieron los “padres” de la modernidad marroquí, es uno de sus más indisimulados empeños.

Entre la realidad y la apariencia se mueven sus propuestas. Así el arte y la vida. Las cosas no pasan por lo que son, sino por lo que parecen. Lo decía hace siglos nuestro clásico/ moderno Baltasar Gracián. Así nos enfrentamos con la mirada del artista contemporáneo, la apariencia de algo que es otra cosa. La mirada exterior de un mundo interior, eso es lo que nos ofrecen los artistas. Esa frescura, ese atrevimiento, esa impostura es la que debe estar contenida en el arte que no se quiere limitar a reproducir una realidad. Transformar la realidad, esa es una de las razones del arte contemporáneo. Eso busca la propuesta de Aziza, eso encuentra algunas veces. El que busca, encuentra.

Hace ya un año nos propuso buscar en la llamada Generación INBA, en esos jóvenes artistas de muchas procedencias que se encontraron en el Instituto Nacional de Bellas Artes de Tetuán. Lo que empezó como una escuela clásica, una propuesta de aprendizaje del naturalismo de los tiempos de Bertuchi, de los hijos del excelente orientalismo, de aquél rico exotismo que la realidad y el entorno brindaban a los artistas de aquellos años, ha sabido convertirse en una obra abierta. Muchos los artistas, muchas las miradas. De aquella primera exposición surgió una nueva mirada,

para nosotros, de los quede los que estaban haciendo los jóvenes marroquíes. Nos ofrecieron distintas apariencias, diferentes intenciones y otras realidades. En ellos estaba lo profundo, lo telúrico, lo ligero y popular, lo discreto y lo elocuente. Salimos contentos y transformados en nuestra nueva mirada al nuevo arte marroquí.

Ahora, en la segunda propuesta expositiva de la galería Kent a la Generación Inba, otra vez nos movemos entre lo doliente y lo jovial. Jóvenes artistas que parecen surgir de mirada kafkiana junto a otros que quieren ver el mundo por la línea clara, reales y surreales, físicos y metafísicos, amables o duros. Así son si así os parecen. Distintas procedencias, escuelas, miradas, ensoñaciones y concreciones. Otra vez la verdad de las mentiras de todo arte, otra vez mirar, caminar de la apariencia a la realidad. Entre la seriedad y la suavidad estos jóvenes artistas nos hacen pensar que vienen de una patria común y con difusas fronteras llamada arte. Un país de nunca acabar. El país donde habitan los artistas. El espacio de una exposición para ver que hay otros mundos y que están aquí.

El Instituto Cervantes de Tánger está orgulloso de saber un poco más de Marruecos, de su arte y sus artistas, acercándonos una vez más al mundo de una Galería de puertas abiertas y mirada contemporánea.

Javier Rioyo Jambrina
Director Instituto Cervantes de Tánger

L'artiste moderne se doit de raconter son temps : ce à quoi excelle la jeune plasticienne, née à Taroudannt, Rahma Lhoussig. Chacune de ses toiles, constituées de fonds blancs aussi transparents et inconsistants que nos virtualités, forme une ode, toute en légèreté, à la désolation, à la distance, à l'isolement qui accablent l'individu postmoderne et médiatisé. Pour saisir le travail de Rahma Lhoussig, il faudra revenir aux bases fondamentales, aux réflexions de Marshall McLuhan et aux dissertations de Paul Virilio ! La jeune peintre a trouvé le ton exact pour raconter son temps, notre temps, celui où l'essentiel du vécu se situe dans la lumière bleue des écrans divers et variés. Ses personnages, des jeunes gens, parfois des adolescents, sont de chair, d'une présence puissante : d'un être-là solide, d'une identité résolue - on retrouve dans ses modèles toute la jeunesse du Souss, mais aussi toute la jeunesse des Suds, de gens jeunes qui pourraient être latino-américains ou grecs ou malaisiens, aimés du soleil, des torpeurs des après-midis de canicule et de l'abandon dans un temps qui n'a pas encore été transformé en valeur marchande. Magnifiquement dessinés et présents, ces jouvenceaux sont là, vivants, leur cœur battant à fleur de toile, mais qui pourtant restent de cette froide distance que l'on sait impulsée, marquée, imposée par le média : ils sont des enfants de leur temps, indéniablement, catégoriquement : présents et pourtant absents, ici et cependant toujours ailleurs. L'ubiquité, autant que l'absence qu'elle induit paradoxalement, sont les puissants signes de notre époque.

Rahma Lhoussig peint le journalier comme s'il s'inscrivait dans une forme de surréalisme. Cela, plutôt que le contraire : le rêve et l'étrange ne surgissent pas dans l'habituel, mais le quotidien recouvre le rêve et l'étrange qui lui préexistent. Voilà un ton assurément différent de celui, souvent outrancier, que l'on trouve dans les œuvres des grandes figures du surréalisme. Ici, le décalage est aussi banal qu'ordinaire : comme celui qui sévit dans les romans de Haruki Murakami.

Le monde médiatisé est une étrangeté avec laquelle la vie va devoir désormais composer. La réalité de l'écran interposé est aussi tangible que celle du corps ; et si les corps des personnages de Rahma Lhoussig sont bien présents, ils évoluent pourtant dans un état parallèle : peut-être est-ce dû à leur jeunesse ? À moins qu'ils ne soient des êtres d'une nouvelle réalité, celle de leur temps, appartenant déjà à la virtualité. Comme si toute la postmodernité consistait en un monde parallèle, qui deviendrait la première de nos réalités, celle en tout cas la plus proche de ce que nous percevons.

Ils sont têtes en l'air, ou visage baissé, mais absolument ailleurs, peut-être au pays d'Alice, que l'on a hâtivement qualifié de merveilleux où il sait être cauchemardesque. Chez Rahma Lhoussig, le corbeau est un insigne de la fidélité aux origines et les plantes grimpent pour nous étouffer. « Les rêves sont une réalité dont nous ne sommes pas du tout conscients », nous assure l'artiste, qui situe avec insistance, dans notre perception, l'onirique avant le tangible, et nous avertit ainsi que la seule réalité défendable, ou en tout cas acceptable et représentable, sera celle dans laquelle se glisse le nécessaire décalage de la subjectivité. « Je peins des histoires ouvertes, pour exprimer la complexité d'une expérience. » D'où le blanc du fond du tableau, d'où le vide sur lequel se projettent les motifs qui aussi constituent l'œuvre : un espace non-spécifique, un espace-tout comme il est des espaces-rien, qui d'abord est un espace de la psyché. L'individu postmoderne est résolument au cœur de la pensée, et de ce qu'elle décrypte du monde alentour. D'où, encore, l'inachèvement de la figure, par lequel Rahma Lhoussig affirme que la mémoire est parcellaire, mais confirme que la perception l'est tout autant, comme la conscience. Toute représentation est imparfaite. Toute représentation est perfectible. Il en va de même de la pensée. D'où encore la nécessité d'une neutralité de l'expression de ses personnages : ils ne disent rien car ils sont en creux ; ils sont un vide, du même interstitiel que peut l'être un écran. Ils sont une place à prendre, afin que le public puisse projeter ce qu'il a lui-même à exprimer ou à comprendre. Une neutralité d'expression, qui fonctionne comme la parole de la psychanalyse. D'où, enfin, ce sentiment d'un autre temps qui structure le tableau, un temps propre à l'œuvre elle-même, qui se situe entre la latence de la jeunesse figurée et le flottement des ondes ou des pixels de la virtualité : un temps de son temps. Rahma Lhoussig peint comme Randa Maroufi filme ses vidéos d'art : les deux jeunes femmes sculptent un nouveau temps, qui est le temps d'une nouvelle civilisation. La modernité est achevée.

Car dans ce travail d'épurement et d'essentialisation de la forme, où ne reste que le plus ténu de ce qui doit se dire, se trouve déjà l'amorce du discours – fable ou pensée – à venir, la possibilité d'une inépuisable narration : là où se rencontre un « si peu » aussi dense et ouvert, se révèle une infinité de possibles. Chaque élément des tableaux peints par Rahma Lhoussig est une clef qui enclenche processus d'ouverture, de

récits aussi bien que de symboles, d'analyses comme d'expression des sentiments. L'artiste essaime sur sa toile les signes par lesquels elle traduit une intériorité, la sienne propre sans doute, à partir de laquelle s'amorce une possibilité de traduction du vaste monde. Et Rahma Lhoussig, comme Alice, d'ainsi passer de l'autre côté du miroir, là où les anges sont vêtus de jeans et de t-shirts et ne nous regardent plus que par écrans interposés. Ainsi, avec encore une réelle tendresse qu'il faut souligner, nous ramène-t-elle ses impressions de nos nouveaux mondes.

Hajar El Moustassime fait sa petite révolution. Elle est née, elle a grandi et elle vit à Marrakech : la ville rouge est capable de tant de latitude que sa couleur déteint sur l'humeur de ses habitants. À Marrakech, le rire est subversif ; la pensée suit !

Hajar El Moustassime prend la singularité d'un dessin et la montre au monde comme une possibilité d'universalisme. Elle est féministe et prête à toutes les batailles pour défendre l'émancipation de son sexe. Elle tend ainsi un piège au patriarcat et nous produit des œuvres qui sonnent comme d'innocentes figurines de mode : ce serait des dessins de couturiers, destinés à être envoyés à l'atelier pour la réalisation d'une collection qui fera autorité le temps d'une saison ; ce serait ces figurines que l'on offre aux petites filles, qui ainsi habillent dessins et poupées, afin qu'à travers des affaires de chiffons elles apprennent à se tenir en société. Les femmes de Hajar El Moustassime présentent tous les attributs de la soumission, et pourtant : elles vont être capables de se soulever et, avec elles, de renverser l'ordre des choses. Il suffira d'un petit fil de cuivre, comme en d'autres domaines une infime fibre de tungstène, de la taille d'un cheveu, est capable de donner la lumière !

Les femmes de Hajar El Moustassime sont d'une élégance des Suds ; elles brillent de cette façon sophistiquée, épurée et rayonnante, qu'ont encore quelques sociétés de concevoir la distinction et le raffinement : visage relevé, épaules droites, vêtements aux coupes parfaites et précises dans des tissus clairs comme la lumière de la Riviera et dans des matières que l'on conçoit volontiers aussi luxueuses que confortables. Ce sont des femmes que l'on imagine sortir de cabriolets italiens, qui flânent dans les allées de la Villa Oasis et vont déguster un thé dans les salons du Royal Mansour.

Sans doute sont-elles des fictions, mais elles sont surtout des icônes : Hajar El Moustassime crée des modèles – d’une certaine façon d’un autre monde, surannés, anciens, que l’on ne retrouve plus que dans la nostalgie –, et elle les donne comme ils sont réellement : figés, fixés, objétiés... Nous montrant le faite de la figure féminine assujettie pour nous parler d’émancipation, l’artiste se place à la limite de l’effronterie, assurément dans l’impertinence. La femme bourgeoise occidentale transformée en poupée Barbi sera donc le modèle de la lutte finale ?

L’archétype est cependant soumis à une torture... Car les femmes de la jeune artiste, toutes, sont transpercées de fils de cuivre et d’autres rayons. Comme recousues à l’aune d’un embrochement supposé leur offrir leur liberté. Et la jeune Marrakchia de rebroder ses figures de mode avec de larges boucles de métal, comme les artistes autrichiens du body art, au sortir des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, se meurtrissaient, se tailladaient, se découpaient, en se couvrant de ferraille et de verre, afin de mettre leurs corps à l’épreuve de l’épouvante de l’histoire... Hajar El Moustassime l’affirme sans retenue : elle coud ses figurines, avec des boucles de cuivre, dans un geste libérateur. La force du métal désormais les traverse, peut-être aussi sa conductibilité et sa résistance à la corrosion, de la même façon que la puissance magique de l’ornementation circulaire maintenant les habite, comme les tatouages habillaient les visages des aïeules de l’artiste. Plus violemment, elle pourra aussi nous ramener à ces récentes images d’agrumes fendus et suturés d’un fil sombre par des artistes décidées à dénoncer les violences, notamment sexuelles, commises contre les femmes. Voilà donc les belles parées de la figure du cercle, de l’éternel retour et de la puissance des grands cycles. Un fil d’Ariane les traverse de part en part, leur donnant la direction à suivre pour échapper à la pesanteur des masculinités, et qui leur confère un nouvel attribut : elles vont désormais rayonner de la figure de la roue, comme anciennement le paon pavaisait les splendeurs de sa virilité... Hajar El Moustassime, qui n’est pas en mal d’opportunités symboliques, voudrait aussi y voir une dimension écologique...

La jeune artiste, à l’instar des enfants ou des cultures originelles, règne sur un monde magique. La parole y produit le réel. Nous ne sommes que langage : nous le savons depuis les premières phrases de la Genèse, et plus récemment à travers la révolution

les premières phrases de la Genèse, et plus récemment à travers la révolution des structuralistes. Quand le discours devient performatif, le réel s'enrichit de tous les possibles qu'offre la poésie. Ainsi, Hajar El Moustassime a décidé que la femme qui fonde son œuvre devra s'émanciper : elle le sera donc. Du discours naît l'être. La pensée magique est aussi une façon de résister à l'implacabilité de la raison et de ses cartésianismes, des carcans quels qu'ils soient.

À force de figurer, l'artiste parvient à défigurer ce qu'elle représente. Sa jeune œuvre est à prendre comme un palimpseste, chaque dessin, chaque toile allant se superposer à celui ou celle qui l'a précédé. Cette œuvre est un trop plein de figures, qui avec la force d'une accumulation, exactement dans le même processus que celui qu'avait créé Arman, se déforment vers une complète reconfiguration. Les modèles de mode se pavanant sur le parvis de la Mamounia figurent bientôt un bataillon de guerrières, sorte d'armée féminine de Xian, immobile, immuable, plantée dans l'éternité pour revendiquer sa libération. En 2017, Hajar El Moustassime flirtait avec le pop art ; aujourd'hui, en édifiant une armée de Qin composée de femmes-roues dessinées au gris minéral d'une pointe sèche, elle semble vouloir regagner les intériorités effumées de l'œuvre graphique d'une Léonor Fini et, ainsi, presque reformuler une rêverie de la poétique des combats.

Réda Boudina ne voudrait pas que sa démarche soit réduite à n'être qu'une continuation des travaux de Mohamed Melehi ou de ceux de Farid Belkahia : il poursuit pourtant efficacement, et d'une certaine façon plus radicalement, leur entreprise fondatrice de désorientalisation de l'œuvre d'art marocaine, arabe, berbère ou africaine.

Les jeunes artistes contemporains n'ont plus rien à prouver quant à leur émancipation des références classiques du colonialisme qu'il soit historique ou idéologique actuel : ils sont hyper-connectés, et ne doivent plus rien, ou du moins pas plus que les autres, à Jacques Majorelle et à Jean-Léon Gérôme. Ils sont au monde, avec les préoccupations de leur temps, certes de jeunes Marocains qui vivent au cœur de leur pays et de ses spécificités, mais qui doivent néanmoins affronter les mêmes problèmes et résoudre les mêmes questionnements que leurs homologues canadiens, colombiens, africains du sud

ou indiens : qu'est-ce qu'être jeunes dans ce monde global qu'il faut penser, décrypter et traduire.

Réda Boudina est bien plus que de son temps : il est de ceux qui font leur temps. Et là où Mohamed Melehi avait subrepticement entretenu une tentation classiciste, en maintenant une flamme ou une vague comme figures emblématiques de son œuvre – qui donc ne s'est jamais entièrement départie du traditionnel désir de narration – Réda Boudina accepte la plongée dans le vide absolu : il n'a rien d'autre à raconter que les formes qu'il nous présente. En cela, son œuvre s'apparente peut-être plus à celle d'un autre père-fondateur, moins connu et moins célébré, Bachir Demnati, qui a produit un travail terriblement formel, désamorcé de tout attrait pour le récit ! Réda Boudina, par sa radicalité formelle, achève donc l'Indépendance esthétique de son Royaume !

Réda Boudina vient du street-art. Il le revendique, et il a absolument raison d'afficher ses origines : elles sont ici un label de qualité et d'indépendance. Il n'est à l'Académie que par désir d'enrichir son art, de le transcender : où il est un technicien irréprochable, il vient s'accomplir en s'accommodant d'une pensée supposée plus profonde et structurée. Mais il reste néanmoins empreint de cette culture de la rue, de la liberté, du mouvement et de l'hors-cadre : ce dont on ne peut que le féliciter, puisque c'est de là que naissent toutes les innovations, ou tout du moins les plus inattendues.

Du street-art originel, Réda Boudina a gardé un sens des matières. Il y a l'aérosol et le plexiglass, mais il y a aussi maintenant le béton, qu'il travaille comme Farid Belkahlia avait réfléchi le parchemin en tant que support : ce qui aujourd'hui pétrit son identité, au-delà des dessins au henné de la mariée et du tarbouche iconique à la Hassan Hajjaj, c'est le même béton que celui qui trace les rues de New-York, de Berlin ou de Séoul. Réda Boudina a saisi son temps et, sans nuance aucune, l'a épuré de tout ce qui pouvait être considéré comme pittoresque, ornemental, entertainment... Il va à l'essentiel, et les piques sigraphiques qui traversent ses œuvres sont comme des directions à suivre, multiples et contradictoires, d'un discours sans fioriture.

Du street-art originel, Réda Boudina a gardé un sens du mouvement, qui doit interpeller aussi bien la barre d'immeuble qui le supporte que le passant. On ne maquille pas la ville comme on habille une toile vierge : la geste doit être une conquête, le mouvement

celui d'une bataille. Il a su garder toute l'énergie du jeune arpenteur urbain et flibustier. Et de la puissance de ce mouvement naît l'évidence de la structure de son travail, qui se donne entièrement et constitue à elle-seule, et elle seulement, l'œuvre. Seule la structure importe, et en cela Réda Boudina est à l'aune de ses grands prédécesseurs modernistes, de Vassily Kandinsky à Mark Rothko, de Pierre Soulages à bien sûr Piet Mondrian. Son art appartient d'ailleurs bien plus à ces ascendances-là qu'à la créativité, baroque et loquace, d'un Jean-Michel Basquiat ou d'un Keith Haring. On ne choisit pas ses pères !

Du street-art originel, Réda Boudina a gardé un exceptionnel sens du cadrage, que l'on trouvera non seulement extrêmement stimulant et, mieux encore en ces temps de post-vérité : rassurant, par la pertinence de sa déconstruction. Il refuse le cadre avec une spontanéité qui frôle l'évidence et il explore des reliefs comme ceux qu'Albert Ayme avait défloré avec Support-Surface ; il revoit la coulure, signature de notre temps, en la figeant en gouttelettes, retravaillée comme une technique pointilliste passée au microscope, ou ciselée comme une dentelle sur la plaque de plexiglass : une coulure qui en devient une broderie, une déchirure, une éclaboussure, un jet et un mouvement, à la fois nerveux et précieux, évident et caricatural, une constellation et une nidification, une écume de l'œuvre.

Du street-art originel, Réda Boudina a gardé une liberté dans le traitement des matières, en utilisant l'aérosol aussi bien que l'acrylique, le plexiglass pour ses effets d'aplats parfaits et ses transparences élégantes, son aspect d'enseignes des nuits urbaines et les superpositions de lumières qu'il autorise, les mêmes que celles qui défilent sur les pare-brises des errances noctambules, mais aussi une transdisciplinarité qui lui permet de graver le béton, de jouer du hip-hop et les lettrages en 3D, de peindre dans des petits cadres et de sculpter de larges bas-reliefs, de dessiner des tapis et d'ornementer des céramiques, comme de signer des stèles : se rendre libre comme seul le plaisir sait en donner la possibilité.

Il y a chez enfin Réda Boudina une réelle tentation de la calligraphie. Son apprentissage de graphiste, dans une autre vie, l'a amené à travailler la typographie ; sa carrière de graffeur l'a conduit à taguer avec ivresse de nouveaux domaines à conquérir. C'est là sa zone de confort, bien évidemment, où il excelle et sait trouver spontanément

aussi bien le ton que le rythme, et c'est donc là qu'il a ses lettres de noblesse : alors pourquoi bouder ce plaisir ? À la manière d'un Abdelkébir Rabi', dont finalement il est si proche, il dresse la lettre et la grave dans l'espace avec un geste définitif, total, sans nuance : comme un logo du logos ! Là encore, il n'hésite pas à être radical. Si aujourd'hui il se penche comme un étrange entomologiste, ou avec la maniaquerie d'un documentaliste, sur l'architecture brutaliste qui hante les paysages centre-urbains marocains depuis les années 60, et qui en signent une réelle excellence, c'est sans doute parce que Réda Boudina aspire à la même essentialité, à la même radicalité (encore), à la même intransigeance qu'un Zévaco le fit en son temps. Se départir de l'ornemental et de l'anecdotique pour ne garder de la geste que le vital, la structure. Notre jeune artiste gagne ainsi les rivages du monde de l'absolue non-figuration, un monde qui est un signe de son temps et qui, surtout, demeurera un monde hors du temps.

Ziyad El Mansouri est un jeune homme soucieux d'héritage. Là où son édification exigerait, dans les a priori d'un monde qui aime la nouveauté et la surprise, qu'il fasse table rase, il se retourne vers le passé, sorte d'Orphée fraîchement évadé d'un poème de Jean Cocteau. Edvard Munch est venu lui chuchoter à l'oreille le cri – celui, primal, qui pourrait exorciser ses démons: Ziyad El Mansouri, alors, de retrouver d'anciens monstres, sortes d'aliens fondus à la peinture à l'huile, afin, par leurs gueules, de hurler sa détresse. À travers cet expressionnisme, teinté d'un surréalisme débordant de psychanalyse jungienne, le jeune artiste né à Taza a rejoint un monde bien précis : celui du crépuscule des dieux, celui de l'agonie d'un rêve humain, celui de la décadence d'une planète entière. Il s'est aussi tourné vers Francis Bacon, quand le peintre britannique lui aura tordu le bras, lui aura coupé le souffle, s'accrochant à son épaule comme un Sphinx, pour lui montrer les déformations et les convulsions dont l'homme est autant capable que coupable : Ziyad El Mansouri y a dressé son espace, non pas à l'aune d'une chambre close éclairée d'une ampoule nue, mais à celle d'une prison à ciel ouvert,

où le firmament lui-même forme une cage. Notre jeune peintre a donc appris quelles peuvent être les névroses de la représentation, plus qu'une représentation des névroses. Avec ses prédécesseurs Mohamed Drissi et Mohamed Benyaich, le jeune Rifain,

maintenant installé à Tétouan, entretient une tradition septentrionale de la peinture marocaine, en suivant les contrastes et les distorsions d'une relecture de l'expressionnisme : les Nord, où qu'ils soient, étrangement restent le Nord.

Malgré le cri, malgré la violence du monde, malgré sa douleur, Ziyad El Mansouri est un artiste de la continuité plus que de la rupture. Il est un artiste des héritages, dans lesquels il puise pour trouver l'expression qui lui permettra de respirer et ainsi de pouvoir survivre. Un artiste des entrailles, à la façon des Bohèmes du Paris au début

du XX^e siècle, qui finissent une oreille en moins et l'enfer à leurs trousses. Chez eux, il n'y a rien de cette cérébralité glacée tant au goût de nos jours, sauf éventuellement à lui imaginer une rupture d'anévrisme qui la mettrait hors d'elle : ils ont besoin de garde-fous à faire tomber et revendiquent un surmoi insurmontable, ainsi qu'une rare capacité à déambuler au bord de leurs propres gouffres, jusqu'à tenter le grand saut. C'est un art des viscères, un art de la chair, un art d'influx nerveux. Comme on n'en fait plus.

Sans doute n'ose-t-on plus cet art de l'ecchymose qui parle trop bien, trop littéralement, des folies qui nous travaillent. Un art hypocondriaque, qui va plus mal que le mal lui-même. On croyait Gérard Garouste le dernier de ces Mohicans-là, mais voilà qu'une jeunesse vient renouveler le répertoire. Ziyad El Mansouri est en lien direct avec nos Enfers, où il décrypte nos terribles inquiétudes. Et il y a de quoi faire ! Il n'est pas vain de le répéter : l'expressionnisme nordique, né avec la montée du nazisme, dans un moment de glissement de l'Histoire, trouve parfaitement des échos dans notre temps : nous rampons nous aussi vers la gueule ou verte du monstre. Et le jeune Tazaoui de traduire cette angoisse qui nous tenaille, névrose aussi décadente que celle exprimée par Charles Baudelaire, aussi vénéneuse que celle de Joris-Karl Huysmans, aussi endiablée que celle de Gérard de Nerval... Sans doute n'hésiterait-il pas à flirter avec les sublimes diatribes écorchées de la poésie d'Antonin Artaud. Ziyad El Mansouri se situe là, dans ce pli d'effroi entre un monde qui se défait et l'émergence d'un temps encore inconnu, ce moment de mutations qui, dans l'histoire des civilisations, jamais n'a épargné les plus faibles. Ziyad El Mansouri nous parle de nos peurs nées de l'excès de libéralisme du monde, quand il met à bas les derniers remparts sociaux et éthiques élevés depuis le courant du XX^e siècle; de ce capitalisme financier immoral qui n'a qu'un profit de razzia

pour dessein ; des abysses qui se creusent entre les hommes et qui avalent, sacrifiés, tous ceux qui ne savent pas nager en eaux troubles ; de la fin des valeurs, de l'éthique et des utopies, de ces ismes qui furent tant conspués, mais qui donnaient une hauteur à la pensée et à l'action humaines ; du retour des extrêmes au centre du pouvoir et de leur poids dans les décisions iniques ; des politiques, dont même les meilleures et les plus justes montrent leurs limites et pourraient dès lors laisser place aux pires folies ; des pandémies qui nous rappellent notre petitesse, nos fragilités, notre finitude ; de la douleur de notre planète qui succombe sous l'usage arrogant et inconsideré, aveugle, que nous en avons fait. Ziyad El Mansouri peint notre désarroi devant la fin du monde, de notre monde, devant l'évidence de notre forfait. Tout le poids de la détresse de notre temps pèse sur son art.

L'expressionnisme est un art de l'homme seul face au poids du monde, d'où l'attrait que lui expriment bien souvent les sociétés émergentes, où d'ailleurs s'affirme la notion d'individu bien avant l'achèvement de tout développement économique. Alors que nous basculons vers la dématérialisation de la réalité, voilà un mouvement qui permet de se raccrocher aux tangibilités de l'humanité ancienne, qui a certes fait ses preuves dans l'horreur - avec une shoah, quelques expérimentations atomiques, des empires coloniaux et deux ou trois ethnocides en cours, à titre d'illustrations -, mais aussi dans ce qu'elle pouvait offrir de meilleur dans l'évolution du Droit, de l'idée de Justice et des émancipations. Nous pouvons encore croire en la perfectibilité de notre condition. Rien n'est jamais définitif, même les pires des effondrements. La démarche psychanalytique de Ziyad El Mansouri, pour lui-même et pour son temps, est d'une honnêteté franche, qui frôle la naïveté : il se veut techniciste, car il en a le talent, mais aussi pour se donner le droit de transformer une œuvre, à l'heure de l'entertainment, en thérapie publique. Il est encore, par son geste, d'un autre temps. Tout n'est qu'un éternel retour, avait bien affirmé le poète.

L'exposition New Breath pour cette saison #2 de INBA Generation est aussi l'occasion d'offrir une Carte blanche à l'enseignant et fameux bédéiste marocain, Aziz Oumoussa, qui présente au public de Gallery Kent des œuvres inédites, accompagnées des travaux de trois de ses étudiants, Kamal Alfassi, Anass El Kho et Ahmed Khiri.

À cette occasion, Aziz Oumoussa expose des planches de bande dessinée qu'il a réalisées comme autant de toiles, des œuvres originales imaginées pour l'événement. L'opportunité lui avait déjà été donnée de présenter des illustrations, mais jamais encore de réels tableaux, conçus à partir du thème des carnets de voyages, qu'ils furent réels ou imaginaires. Une façon de transcender les œuvres du neuvième art en les plaçant sous la loupe d'une mise en forme plus académique et qui constitue une nouvelle approche, singulière, du dessin de la bande dessinée.

Les étudiants qu'Aziz Oumoussa a sélectionnés pour mettre en avant l'excellence de l'école tétouanaise ont tous une pratique traditionnelle de la bande dessinée, en réalisant leurs œuvres à la main. Les sujets sont extrêmement variés et couvrent un éventail qui va de l'Histoire et du mythe à l'intime et à l'intériorité. De la même façon, les techniques mises en avant sont aussi variées que le noir et blanc, l'aquarelle ou les aplats de gouache ou d'encre... Les trois lauréats ont eu l'entière liberté de montrer ce qu'ils pensaient le mieux traduire leurs œuvres de jeunes bédéistes, ainsi que ce qui caractérise le plus pertinemment leurs parcours au sein de l'Institut national des Beaux-Arts de Tétouan.

Philippe Guiguet Bolongne
Tanger 2021

GALLERY KENT



Sans titre,

Peinture aérosol, acrylique sur toile

100cm X 150 cm 2019

20

REDA BOUDINA



Jeune street artiste marocain, né en 1995 à Meknès, il signe RDS ses Fresques depuis ses débuts en 2010, année où il décide de choisir Arts appliqués comme option au baccalauréat. Il a opté par la suite pour des études en classes préparatoires du Brevet de technicien supérieur en art et industrie graphique pour enfin intégrer l'institut National des Beaux-arts de Tétouan (INBAT), directement en troisième année, d'où il sort diplômé en l'été 2019.

Malgré son jeune âge, Boudina a pu percer l'univers du street-art marocain en participant aux manifestations les plus importantes de cette forme d'expression artistique, tels « Fmud », « Jidar » et « sbagha bagha ». Il a assisté récemment le célèbre Futura 2000 lors de sa participation à la première édition de la biennale d'art contemporain de Rabat.



Hajar El Mousstassime

Hajar El Mousstassime est née le 6 décembre 1993 à Marrakech.

Sa passion pour le dessin commence très tôt.

Pour pouvoir continuer son ambition artistique, elle décide d'intégrer l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan.

Après 4 années d'études elle devient lauréate des beaux-arts ce qui lui a permis d'obtenir de nouvelles compétences.

De nos jours Hajar expose régulièrement ses oeuvres dans des résidences artistiques et des galeries d'art de renom. Elle participe aussi régulièrement aux différents événements et expositions artistiques.

Elle n'est qu'aux prémices de sa carrière artistique et elle a encore un long chemin à parcourir, néanmoins son sérieux et son enthousiasme font d'elle une personne pleine de vie, déterminé à apprendre, s'améliorer et réussir.



Sans Titre
Technique mixte sur toile
80cm X100 cm 2019



Sans titre

Technique mixte sur papier

153cmX 70cm 2020

24



RAHMA LHOUSSIG

Native de Taroudant en 1996, et en 2014, après avoir obtenu son bac en arts appliqués, elle a mis les voiles pour l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan. En parallèle, elle a enchaîné des participations à des master class dans des domaines aussi variés que la recherche artistique, la gravure, la sérigraphie.

L'artiste a déjà exposée durant Artweek Casablanca (Mastermind7) en 2018 à Casablanca, et en 2019 à la galerie Banque Populaire à Rabat. Récemment elle a fait des résidences au Jardin Rouge (Fondation Montresso) à Marrakech. En Mars 2020 elle a exposée individuellement à la galerie Kulte à Rabat.

Rahma s'intéresse à la psychologie et accorde une très grande importance au monde des rêves. Le travail de l'artiste s'agit de mettre en évidence la partie inconsciente de la mémoire et la partie invisible du corps humain...

ZIYAD EI MANSOURI



Ziyad el Mansouri est un jeune artiste peintre, né en 1998 à Taza, la ville où il a passé 14ans. Comme il n'existait pas la branche des arts appliquée à Taza, Ziyad et ses parents étés contraints de déménager à la région de Tétouan pour qu'il puisse commencer ses études sur l'art. Après qu'il a étudiée le tronc commun à Fnideq où ses parents se sont installés, il a partie à Tétouan à l'âge de 16ans pour passé le concours des arts appliquée au lycée imam el Ghazali. Après avoir eu son baccalauréat arts appliqués, il a passée le concours d'admission à l'institut nationale des beaux arts de Tétouan.

A présent, il a eu son diplôme en 2020, Cette expérience pour lui, était une grande découverte artistique, riche d'expérimentations et de réflexions visuelles, qui lui ont ouvres de grandes perspectives qui lui compte mener à son termes dans à présent et dans l'avenir, aspirant de développer d'avantage sa recherche dans le cadre d'un master ou pourquoi pas d'une thèse.



ATTENTE

Peinture à l'huile sur toile

Triptyque : 285 cm X 130 cm, 2020

CARTE BLANCHE
La Bande Dessinée

Aziz Oumoussa



Aziz Oumoussa



Aziz Oumoussa se dédie au dessin en suivant un cursus à l'Institut National des Beaux Arts de Tétouan, filière BD. Il travaille sur de nombreux projets : illustration de livres, réalisation de BD et de films d'animation, aussi la participation à plusieurs résidences internationales au cinéma d'animation. Il a remporté le Grand Prix Aïcha de l'Animation en 2007 avec *Voyage vers l'éternel*, et en 2008 avec *Révolution*. Il enseigne depuis à l'Institut National des Beaux Arts de Tétouan. En 2014, il complète son parcours par un master de cinéma documentaire et réalise dans ce cadre *Soulika* premier film documentaire d'animation au Maroc, sélection officielle au FICAM. Il poursuit ses projets d'animations et en 2017 réalise son album de BD *l'île des songes enchantées*.



Sans titre

Technique mixte sur papier

110X 82,3cm, 2020

Ahmed KHIRI



Artiste visuel, né en 1985, vit et travaille au Maroc.

Ses oeuvres traitent de différents sujets comme L'histoire, histoires sociales, contes folkloriques etc ...

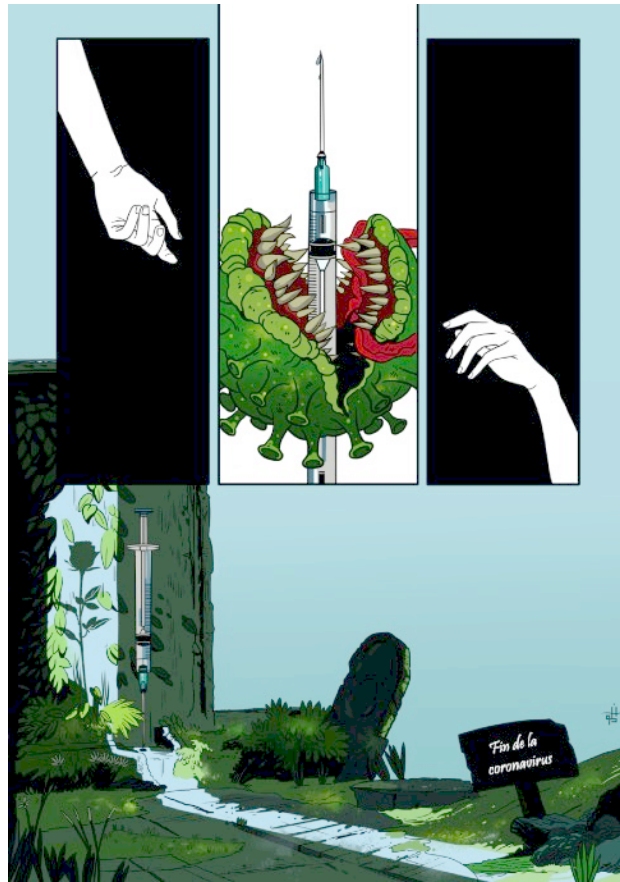
À travers le style de ses personnages, leur habillage, mode urbain. Son style narratif caractéristique maintient l'esprit et l'atmosphère du patrimoine et de la culture marocains. Il utilise différentes techniques de coloration; traditionnel et numérique, monochrome ou coloré qui contribuent tous à donner la vie à son œuvre et faire vivre les lecteurs dans chaque scène qui forme son œuvre visuelle.

KHIRI a obtenu son baccalauréat en arts plastiques au lycée Mohamed V à Essaouira, et un diplôme de licence en bande dessinée à l'Institut National Des Beaux-arts de Tétouan.

Il a participé à de nombreuses activités artistiques dans sa carrière, notamment des expositions et des résidence artistique au Maroc et à l'étranger.



ligne claire traditionnelle/aquarelle A3. 2021



Fin du coronavirus
mixte Impression numérique/ Aquarelle A3 2021

Anass Elkho



Né en 1995 à Sidi Ifni, il a obtenu son baccalauréat Sciences Humaines à la ville Ouazzane. Puis, il a rejoint l'Institut National des Beaux-Arts à Tétouan en 2016. Il a acquis dernièrement le diplôme de 2ème cycle à l'INBA au département de La Bande Dessinée. Il travaille actuellement comme concept artist indépendant freelance, auteur de BD et Illustrateur. Il a gagné quelques prix en divers festivals et il a participé à plusieurs expositions nationales et internationales, bien aussi aux événements et festivals artistiques tels que FICAM et FIBDT... Il traite le côté historique des sociétés humaines dans ses œuvres et il essaie de transformer les anciennes légendes à la BD afin de les protéger de la disparition. Il a réalisé un album de BD intitulé " Lixus et les trois pommes " qu'est en train d'être publié.

Kamal Afassi \Afassi



Né en 1997 à Al Hoceima, il a obtenu son baccalauréat Arts Appliqués au lycée Molay Ali Cherif dans sa ville natale. Puis, il a rejoint l'Institut National des Beaux-Arts à Tétouan. Il a acquis dernièrement le diplôme de 2ème cycle à l'INBA au département de La Bande Dessinée. Il travaille actuellement comme concept artist indépendant freelance, auteur de BD et Illustrateur. Il a participé aux plusieurs expositions nationales et internationales, bien aussi aux événements et festivals artistiques tels que FICAM et FIBDT... Sa forte relation avec son environnement du Rif, particulièrement du côté historique et actuel, représente une source d'inspiration de son premier album de BD intitulé « Descendants du Rif » qui est en train d'être publié.



Sans titre
Impression digitale A3 2021

وأخيرا، عرّج المعرض صوب الاحتفاء بالفنّ التاسع عبر منح البطاقة البيضاء للفنان والمبدع المقتدر "عزيز أوموسى" بوصفه أحد أهم الأسماء المغربية في رسم الأشرطة المرسومة والتحريك؛ فأعماله الفنية تنم عن تجديده وتطويره لأساليب الرسم والتحريك من خلال انفتاحه على مجموعة من المصادر الأدبية والمعرفية كالأسطورة والتاريخ؛ إذ يوظف شخوصا مستوحاة من عبق الذاكرة التراثية على غرار ما نجد في فيلم التحريك الوثائقي "سوليكة"؛ حيث كان سباقا في اكتشاف هذا النوع الصعب الذي يجمع بين براعة التقنية وأهمية التوثيق التاريخي، "عزيز أوموسى" يعيد اكتشاف العمق المغربي عبر خانات تحمل مشاهد منفصلة ومتصلة لتشييد قصة أو حكاية فنية من الشريط المرسوم ذاته مُستخدما تقنية صباغة الأكرليك على القماش، كما اختار "أوموسى" بدوره أسماء جديدة من مبدعي الأشرطة المرسومة الذين تخرجوا من المعهد الوطني للفنون الجميلة حديثا كأحمد خيرى، وأفاسي كمال، وأنس الخو؛ حيث سيقدمون _ جميعا _ صفحات أصليّة من الأشرطة المرسومة التي أُعدت خصيصا وحصرها لهذا المعرض.

عمر سعدون
مفوض المعرض
فنان تشكيلي و باحث

عودةً إلى المشاركين في هذا المعرض، لا تخلُ أعمال الفنانة "رحمة الحصيك" من الهواجس والأحلام العظمى؛ ذلك أن أرق البيئة يُنُّ تحت احتجاجات لوحاتها وأشكالها البصرية التي تناهض العلاقات المضطربة للكائن البشري بالمحيط والطبيعة، مستلهمةً شخصاً تحتفي بالبياض كما بالكائنات والموجودات التي بات الإنسان ونزوعه الاستغلالي المتوحش يُهددان وجودها، ستعكس أعمالها ببساطة ذلك العنف البشري المضاد التي يُخاض ضد المحيط؛ إنه عنف ضد الذات في المقام الأول قبل أن يكون عنفاً يُهدد الكرة الأرضية، وما تنوء به من كائنات حية بريئة مُهددة بسبب الجشع... وعلى خطى غير بعيدة، تتألق الفنانة الشابة "هاجر المستعصم" بعرض أعمالها في معارض متنوعة؛ حيث تزدهر في لوحاتها أنماط تجريبية تنحو في أسلوبها - صوب المعاصرة؛ حيث تجسّد ذواتاً تأطر جوهراً في اللون والسياس والمادة المتنوعة، تلك الذوات التي أربكها الزمن وتقلباته، فليست الإطارات المعدنية للدراجات الهوائية التي تؤطر رؤوس شخصها إلا رمزا دامغا بكون الحرية ينبغي أن توجد في عقولنا قبل أن تنتقل إلى أجسادنا، إنها ترسم جدلية الذات والحرية في ما تعيشه المجتمعات الذكورية من إقصاء باسم العرف والمحافظة.

أما إذا انتقلنا إلى أعمال الفنان "زياد المنصوري" سنلفي أنها لم تتخلّ على كائنات الهامش التي أحزنها اللحم حينما تحوّل إلى كابوس أمام عبثية الأقدار، وأمام تعاظم الألم والفقْد؛ إذ يبدو ذلك جلياً في الخطوط المتهاوية واللمسات الواهنة، وعلى الرغم من أن أشكال كائناته الإنسانية قد فقدت وهجها النفسي ونضارتها الطبيعية... إلا أنها لا تزال واقفةً تأبى الانهزام، وترفض أن تجثو، بل تتطلع بعطش إلى الانتصار من داخل أمارات الانكسار. في السياق ذاته، نجد الفنان "رضا بودينة" لا يجد أي حرج في الاعتراف بأن ذاته انقادت - في شبه ضرورة روحية - إلى ممارسة الكثير من الفنون بشكل فطري...، لنتعزز تجربته بعد التخرج من المعهد بمعارف وأعمال بصرية تسعى إلى الإفادة من مختلف التيارات التشكيلية التي مارسها؛ حيث تتضايّف أسس الكثير من الفنون والمواد أعماله متخذاً أسلوب المزج وتداخل الأشكال الذي ينهض على التجريد الهندسي، مع توظيف مواد متنوعة من جميع الفضاءات ذات الارتباط الوثيق بالمعمار، لعل المتلقي سيلاحظ أن شكل الدائرة يطغى في أعماله... إنه يجسّد الدائرة الوجودية التي يمكن تأويلها بالزمن أو البداية من حيث النهاية، تلك الحركة الدووية نحو مسابرة حركية التاريخ في علاقتها الحميمية بالذات والهوية.

وعليه، تتقاطع أعمال هؤلاء الفنانين الشباب في النزعة المفاهيمية لكونها إنتاجات فنية تتطلع إلى رسم الأفكار وتقديسها هذا ما أعربوا عنه جميعاً؛ إنهم يريدون أن يصنعوا منها أشياء عميقة وأشكال مبهرة، تقول بصوت واحد ومقاوم إن «الفن نقيض القدر» على حد تعبير مالرو (A. Malraux).

نفس جديد

لا شيء أجمل من أن تعودَ الفنونُ إلى أحضانها الطبيعية النابضة بالحياة؛ تلك الفضاءات التي تضمّن للإبداع سحر المواجهة والتفاعل المباشرين...، وبخاصة بعدما عاش العالم على إيقاع صادم سنة 2020، إيقاع هيمن فيه فيروس كورونا الفتاك مُعيداً قِصص الأوبئة إلى الواجهة، ناشراً ظلماته ومآسيه البشرية والنفسية والاقتصادية.. في معظم المجالات والأماكن. وبموازاة ذلك، لم تسلم القطاعات الثقافية من الآثار السلبية الناجمة عن توقّف الحركة والفعل الاجتماعيين؛ حيث فرضت الضرورة الصحية انحباس المعارض والمتاحف والذي أجبرت فيه المسارح على التوقّف دون أن تلتفت إلى أنها لم تفعل ذلك منذ الحضارة الإغريقية أي منذ ظهور التراجيديا والكوميديا في أثينا الخالدة.

إن جلال الفقد التي تسببت فيه الجائحة كان كفيلا بأن يُقنع الفن بوصفه كائنا ماردا و متمردا بإلزامية الحدّ من التواصل الاجتماعي المباشر، والاستعانة بوسائط رقمية تجعلنا "متباعدين معا" يجمعنا هدف ومصير أحاديين... ولعل تاريخ الفن أيضا يشهد بأنه نادرا ما كان يؤمن بالإجبار والخضوع والإلزام، فتلك مفاهيم لا ولن تدخل قاموسه ما دام يصبو إلى تحصين الحرية، حتى لو اقتضى الأمر أن تُمارس داخل حدود الجدران، ربما ذلك ما عبّر عنه جيل الفنانين الشباب إبان الحجر الصحي؛ إذ ناضلوا بعد تخرجهم _ بإرادة وإصرار كبيرين على الاستمرار في الإنتاج نكايّة في الجائحة، وتعبيرا عن شجاعة الاستمرار رغم كلّ المآسي والتهديدات..، وهو ما سنلامسه في الأعمال البصرية الشبابية للفنانة "رحمة الحصيک" و"هاجر المستعصم" والفنان "زياد المنصوري" و"رضا بودينة"؛ حيث مارسوا حريتهم _ كما هو معهود في مغربنا الجميل _ حتى داخل جدران الحجر الصحي ليعبروا عما يجيش في وجدانهم من أسئلة وقضايا؛ أي عما اكتنف أفئدتهم زمن هيمنة تراجيديا الموت الغادر، زمن إغارة الكائنات الدقيقة على الكائنات المتجربة، في حرب لا تفاوض فيها ما عدا الانزواء والانعزال والتقوقع على الذات..؛ إنه سياق تاريخي ما كان ليغدو جميلا بعض الشيء لولا وجود فسحة الفن والإبداع وبعض سدنة الثقافة والجمال.

ولأن الشباب هم الأمل اخترنا أن تكون البداية معهم، تيمنا بأسطورة دمائم الفائزة بالإبداع، المهووسة بالحرية، الساعية إلى تحقيق تجارب بصرية يملأها النجاح، والأفكار، والتأويلات القلقة إزاء كينونتنا ومستقبلنا الإنساني، إذ كان لزاما أن يستأنف جاليري "كانت" أنشطته سنة 2021 بالحرص على استمرار تقليد "أجيال المعهد الوطني للفنون الجميلة" في نسخته الثانية، وذلك في إطار شركاته بالمعهد الوطني للفنون الجميلة بتطوان، ومعهد سيرفانتيس، دعما للفنانين الشباب من خلال إيلائهم أهمية كبرى بعدما تلقوا تكوينهم الثقافي والأكاديمي والجمالي والفني بأحد أبرز المؤسسات «التطوانية» العتيبة في تاريخ الدرس الاستطقي بالمغرب. ومرد هذا الحكم، يعود _ في الأصل _ إلى أنه مَعهَدُ يسهر على نجاح الفنانين المتخرجين ليس في الدرس الأكاديمي فقط، بل يسعى إلى نجاحهم في تحديات نحت الاسم الفني على أرض الواقع، ومدّ يد العون حتى يكون مستقبل الفن البصري المغربي المعاصر واعدة بالأمل، ومليئا بالعطاء.

اجيال المعهد الوطني للفنون الجميلة # 2
نفس جديد

